



AMOUR FRATERNEL

Dans un lointain pays, pas tout près de la Bretagne, un pauvre tâcheron (1) qui avait déjà trois petits gars était à la veille d'en voir paraître un quatrième à son foyer. Être riche d'enfants, quand on ne possède pas un rouge liard en son escarcelle, c'est toujours une grave affaire. Le malheureux en perdit la tête. La misère est si mauvaise conseillère !

« Femme, dit-il, si tu me donnes un fils, passe encore. On se serrera les coudes et l'on réduira les miches. Si tu me donnes une fille, tant pis, je tue les aînés et je la garde de préférence. »

Il était homme à tenir sa parole et sa femme le savait trop bien. Son cœur de mère se révolta. Tout, plutôt que la mort de ses petits : « Allez, mes enfants, leur conseilla-t-elle, allez faire un tour au bois et restez-y le plus longtemps possible. Lorsque vous reviendrez, regardez vers le toit de la maison. Si vous apercevez un pantalon sur la cheminée, entrez hardiment. Il vous sera né un frère et vous ne serez pas de trop pour le fêter. Si c'est une robe, fuyez à l'instant, car votre père aura déjà aiguisé le couteau destiné à vous égorger. »

Les trois petits gars partirent vers la forêt et y demeurèrent jusqu'au lendemain. Or, lorsqu'ils furent de retour, voilà qu'ils remarquèrent une robe sur la cheminée. Il n'y avait pas à se risquer auprès de leur père. Mieux valait prendre le large et quitter à jamais la maison natale. Ils s'en allèrent Dieu sait où, si loin que personne n'entendit plus parler d'eux.

Les années s'écoulèrent. Dans l'humble chaumière on avait désormais assez de pain, sans que le père eût trop à s'échiner. On ne parlait plus des jeunes garçons, bien que parfois la mère eût un gros soupir, en y songeant. On pouvait croire que la fillette ignorait leur existence.

Il n'en était rien cependant. Elle n'avait pas encore dix ans qu'elle demandait à sa mère : « Pourquoi mes frères ne sont-ils pas ici ? Je serais si heureuse de les embrasser. Apprenez-moi où ils sont et j'irai les chercher sans retard.

— T'apprendre où ils sont, ma pauvre enfant, répliqua sa mère en pleurant, Dieu seul le pourrait. Quant à les aller chercher, il faut d'autres jambes que celles d'une fillette de dix ans pour entreprendre de telles tâches. »

Elle ne perdit pas courage pour autant. Un jour la tentation devint trop grande. Elle se mit en route, sans avertir ses parents.

Elle voyageait par le pays, s'adressant à tout venant et réclamant en vain des nouvelles de ses frères, lorsqu'un jour elle trouva sur son chemin une vieille femme (2) qui eut pitié de sa détresse : « Non, ma petite mignonne, déclara-t-elle, je ne t'enseignerai pas où sont tes frères. Je l'ignore moi-même. Mais ce que je puis faire, c'est de t'aider à les découvrir. Prends cette pelote de laine et laisse là se dérouler le temps qu'il faudra, en prononçant simplement ces paroles : « Roule, petite pelote, tant que je n'aurai pas rencontré mes trois frères (*) ». Quelle que soit la retraite où ils se cachent, elle te mènera à bon port. »

L'enfant prit la pelote de laine et continua sa route. Elle la conduisit, en se dévidant, jusque dans une clairière, au milieu de la forêt dans laquelle s'élevait une modeste cabane recouverte de chaume. Il n'y avait personne à l'intérieur, mais on voyait que la maison était habitée, car la soupe mitonnait sur le feu et sur la table trois couverts étaient placés.

La fillette était lasse et elle avait faim. Elle poussa la porte et entra : « Tant pis après tout s'il m'arrive malheur, murmurait-elle,

(*) Roulet, pellennig, ke ne gavein me zri brérig.

je suis à bout et me sens incapable de continuer plus loin ». Elle avisa un bahut dans un coin et s'y cacha.

Le couvercle était à peine retombé sur elle que trois jeunes hommes survenaient, tous les trois en proie à un accès de violente colère.

« Quelle vie est la nôtre au milieu de cette forêt sauvage ! disait l'un. Fallait-il que notre père fût cruel pour jeter de la sorte hors de chez lui trois malheureux enfants.

— Et cela, répliquait le second, pour laisser place nette au foyer à une maudite sœur que nul ne désirait.

— Qu'elle nous tombe donc entre les mains, la mijaurée, ajoutait le troisième, et le père pleurera avec des larmes de sang sa cruauté à notre égard. »

À son insu la pauvre fillette se trouvait dans la maison de ses frères. Le hasard l'avait bien servie, elle n'en était guère plus rassurée.

Cependant quand le repas fut terminé, deux des convives se levèrent et partirent à la chasse. Le plus jeune resta pour vaquer aux soins de l'intérieur. C'était le moment de jouer le tout pour le tout.

Doucement la fillette poussa le couvercle du bahut et d'un bond sauta dehors : « Je suis ta sœur, frère chéri, s'écria-t-elle. J'ai entendu tes méchantes paroles. Est-ce vrai que tu m'en veux tant pour une faute dont je suis innocente ? »

Le jeune homme avait reculé d'un pas devant cette apparition, n'en pouvant croire ses yeux, mais déjà les bons sentiments naturels avaient eu raison de sa rancune : « Non sœur bien aimée, répondit-il, ni moi ni mes frères nous ne serons tes bourreaux. Ton affection t'amène ici parmi nous. Nous serions des hommes sans cœur, si nous te causions de la peine. »

À la nuit tombante, les chasseurs étaient de retour et eux aussi tenaient le même langage : « Reste avec nous, lui dirent-ils, nous t'aimerons d'autant mieux que nous avons été plus longtemps séparés. Tandis que nous courrons le gibier, tu nous prépareras à manger. Nous ne t'imposons qu'une obligation, ne jamais laisser

s'éteindre le feu de ce foyer. Si par malheur tu avais une négligence, tu risquerais ta vie. Tu serais contrainte en effet, pour le rallumer, de t'adresser à notre voisin de l'autre bout de la clairière, le charagine, et sûrement il te tuerait, car il n'y a pas d'être plus malaisant. Son plaisir est de répandre le sang et de se gorger de chair de chrétien. »

L'enfant promit tout ce qu'ils voulurent et dès lors frères et sœur menèrent ensemble l'existence la plus heureuse. Les années passaient sans qu'ils s'en aperçussent.

La jeune fille, car l'enfant avait grandi, n'avait garde d'oublier le charagine. Tandis qu'elle préparait sa cuisine, on l'entendait murmurer entre les dents : « Tu peux m'attendre, maudit bourreau, tu ne m'auras pas encore aujourd'hui. »

Hélas ! Il ne faut jamais présumer de soi. Il arriva un jour que la malheureuse s'oublia à écouter chanter les oiseaux et à rêver dans le bois. Quand elle rentra, le feu était mort. Il n'y avait pas à hésiter : l'obligation était formelle. Il lui fallait s'adresser au charagine. Tristement elle se dirigea vers sa demeure.

C'était une caverne profonde dissimulée sous la feuillée, ainsi que l'ancre d'un loup, et que fermait une porte de fer massif.

On aurait dit qu'on l'attendait derrière cette porte, car elle s'ouvrit aussitôt. Elle recula d'effroi. Devant elle se dressait un personnage monstrueux et gigantesque, dont le visage, d'un noir de charbon, était parsemé d'une barbe qui ressemblait à un buisson d'épines et dont les yeux avaient l'éclat de la braise. Elle voulut fuir. Il la retint par le bras : « Le diable, mon compère, vous amène sans doute ici, la belle, gronda-t-il, soyez la bienvenue et entrez en mon palais. Voilà longtemps que le pauvre charagine jeûne. Quel bon régal il va se donner ! Vous avez la chair si fraîche. »

La jeune fille s'était déjà ressaisie : « Assurément, répliqua-t-elle, je suis sans défense entre vos mains ; mais rappelez-vous que ma mort vous coûterait cher. Il existe à l'autre bout de la clairière trois gars vaillants qui ne redoutent pas le charagine et qui sauront me venger.

– Les trois chasseurs de la forêt ?

– Vous l'avez dit, je suis leur sœur. »

Le visage du monstre avait changé de couleur et sa voix s'était radoucie.

« Que venez-vous faire ici ? demanda-t-il ; que voulez-vous de moi ?

– Pas grand-chose. Mon feu est éteint. Je vous serais obligée de me le rallumer. »

Le charagine eut un gros rire : « Le service en effet est de peu d'importance, grommela-t-il, mais, pour le peu qu'il vaut, il demande sa récompense. Donnant donnant. Rien pour rien.

– Que vous faut-il ? fit la jeune fille inquiète.

– Je ne connais, reprit le monstre, de mets plus agréable que du sang de chrétien. J'exige que chaque jour vous veniez m'offrir ici une goutte du vôtre à boire. »

La pauvre eut un mouvement de recul. Sa première pensée fut de fuir ; mais c'était se priver de feu. Elle crut qu'il valait mieux accepter.

À dater de ce moment, chaque jour, elle dut recommencer son supplice. Lorsque ses frères étaient partis pour la chasse, elle se rendait à la caverne et passant son petit doigt par le trou de la serrure elle le donnait à sucer au monstre.

Cela dura ainsi un mois ; pendant ce temps, elle perdait de plus en plus ses couleurs et dépérissait à vue d'œil. Elle finit par avouer son horrible secret à ses frères. Ils jurèrent de la venger.

« Explique au charagine, dirent-ils, que ton état de faiblesse ne te permet plus de te rendre chez lui et prie-le de venir te voir lui-même ici. Nous nous chargeons du reste. »

Ainsi fut fait. Le lendemain le monstre arrivait à la chaumière, persuadé que les trois frères étaient absents. Or, ils l'attendaient derrière la porte, une hache à la main. À peine eut-il franchi le seuil qu'il s'écroulait par terre, la tête fracassée.

Les jeunes gens vécurent encore ensemble quelques nouvelles années de bon temps. Ils ne songeaient plus au charagine, lorsqu'un jour une aventure fâcheuse leur advint.

Le roi du pays qui se préparait à la guerre contre l'un de ses voisins avait donné l'ordre de rassembler tous les jeunes gars en état de porter les armes. Les trois frères devaient partir et laisser seule la pauvre jeune fille.

Qu'allait-il en advenir d'elle au fond de cette forêt qui lui avait déjà réservé de si désagréables surprises ? Non vraiment, son cœur ne pouvait s'habituer à la pensée de se voir abandonnée ainsi. Elle s'adressa au bon Dieu, et Dieu opéra un miracle en sa faveur.

« Que mes frères soient plutôt changés en moutons, s'écria-t-elle ; j'irai les garder sur la lande. »

Elle n'avait pas fini de parler que la transformation avait eu lieu.

Or, comme elle était un beau matin avec eux au pâturage, voilà que le fils du roi vint à passer. Il la vit et s'arrêta tout surpris de trouver en ce lieu une personne aussi belle : « À la cour de mon père, murmura-t-il, il ne manque pas de dames de distinction ; mais il n'en est aucune qui ait visage aussi gracieux que cette bergère. Je le déclare dès maintenant : celle-là sera ma femme. »

À quelque temps de là, le mariage avait lieu. La jeune fille n'y avait posé qu'une condition, de pouvoir emmener ses trois moutons à la cour. Un an plus tard elle mettait au monde un fils.

Qui en serait le parrain ? Déjà le roi cherchait parmi les monarques celui qui lui paraîtrait le plus digne. Un mot de la mère l'arrêta : « Je ne veux pas d'autre parrain à l'enfant que le plus vieux de mes trois moutons. »

Exigence singulière assurément, mais y avait-il faveur à lui refuser en un tel moment ?

Le roi d'ailleurs n'était pas au bout de ses surprises.

Comme le cortège entraît dans l'église, voilà que le mouton commençait à parler. Quand on fut près des fonts baptismaux, voilà qu'il récitait son Credo aussi bien que le meilleur des chrétiens ; quand on eut quitté le sanctuaire, voilà qu'il était changé en un superbe jeune homme, capable de rivaliser avec les plus

beaux cavaliers de la cour, et il en était de même des deux autres moutons.

À la place des trois animaux qui logeaient dans ses écuries, le roi avait maintenant auprès de lui trois vaillants compagnons. Ils avaient refusé de le servir en qualité de soldats, il n'en fit pas moins ses conseillers et ses chefs d'armée, et ainsi leur fut-il donné de franchir en un instant tous les échelons de la hiérarchie.

L'amour fraternel est capable d'opérer beaucoup de merveilles. Il n'a jamais accompli miracle plus extraordinaire que celui-là.

T. 451 (9)

La Paroisse Bretonne, septembre-octobre 1914.

« Conté par M^{me} Le Govic, de Bieuzy ».

1922 (I), p. 133-139 : « Les trois chasseurs de la forêt ».

NOTES DE L'ÉDITEUR

(1) « sabotier », 1922 (I).

(2) « fée », 1922 (I).